



Hors académie, hors Etat, hors media: l'écriture vivante des Touaregs

Hélène Claudot-Hawad

► **To cite this version:**

Hélène Claudot-Hawad. Hors académie, hors Etat, hors media: l'écriture vivante des Touaregs. Roque M-A. Les Amazighs aujourd'hui. La culture berbère., Publisud/IE Med, pp.95-102, 2010. halshs-00723625

HAL Id: halshs-00723625

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00723625>

Submitted on 17 Aug 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CLAUDOT-HAWAD Hélène, « Hors académie, hors Etat, hors media : l'écriture vivante des Touareg », in *Les Amazighs aujourd'hui, La culture berbère* (M.A. Roque, éd.), Publisud/IE Med, Paris, 2010, 95-102.

Paru en catalan sous le titre : « Sense acadèmia, sense Estat i sense mitjans de comunicació : l'escriptura viva dels Tuaregs », in *Els Amazics avui, La cultura berber* (M. A. Roque éd.), IE Med, Barcelone, 2009, 75-80.

Hors académie, hors Etat, hors media : l'écriture vivante des Touareg

Hélène CLAUDOT-HAWAD
IREMAM-CNRS

Barcelone, juin 2005

Dans l'espace berbérophone, les Touareg¹ du Sahara central sont les seuls à avoir conservé jusqu'à aujourd'hui une pratique vivante de l'écriture des *tifinagh*. Ils attribuent l'invention mythique de cet alphabet à un héros civilisateur au portrait insolite, appelé Aniguran ou Amamellen. Ce fondateur de la culture touarègue se présente en effet comme une figure des marges. Il vit volontiers à l'écart du monde, dans le désert. Les traits qui le caractérisent sont l'intelligence critique, l'indépendance d'esprit, les capacités d'analyse et d'adaptation, face à l'ordre établi incarné par la figure des « chefs » (*imenukalen*), forts, puissants, mais bornés, et finalement bernés par les stratégies inventives et flexibles de ce contre-pouvoir². Aniguran lui-même est le point de départ d'une nouvelle paire antithétique dont le pôle frondeur est incarné, cette fois, par le fils de sa soeur. Ainsi, la mythologie touarègue associe de manière originale intelligence, écriture des *tifinagh*, culture et subversion, formant le contre-poids indispensable à l'ordre établi.

Sur le plan pratique, cet alphabet consonantique³ compte de 21 à 25 signes simples selon les variantes : chacune correspond aux trois grandes formes dialectales du touareg (le parler en « j » appelé la *tamajaq*, le parler en « h » appelé la *tamahaq* et le parler en « sh » appelé la *tamashaq*). Ces parlers sont mutuellement compréhensibles. Leur distribution n'est pas systématiquement géographique ; elle marque parfois une différenciation sociale. Des

¹ Connus sous le nom de Touareg, les berbérophones du Sahara central s'appellent eux-mêmes Imuhagh, Imajaghen, Imashaghen ou kel tamashaq selon les variantes dialectales.

² Voir à ce sujet Claudot-Hawad, 1986.

³ Comme l'étaient à l'origine l'arabe ou l'hébreu.

locuteurs de dialectes différents cohabitent souvent dans la même région (c'est le cas dans l'Air ou la Tademekkat par exemple), conservant chacun son originalité linguistique. Cette pluralité dialectale interne est vécue au quotidien⁴. Sa persistance étonnante est reliée à une posture culturelle qui donne clairement de la valeur ajoutée à la diversité plutôt qu'à l'uniformité de la langue. C'est précisément le fait de pouvoir s'entretenir en plusieurs formes linguistiques qui est ici jugé stimulant. Cette attitude face aux variétés langagières introduit à un principe de base essentiel pour penser des situations diverses chez les Touareg : l'idée que le monde est composite et que ce caractère pluriel est nécessaire à son bon fonctionnement⁵. Toute chose apparaît ainsi constituée de parties différentes à la fois opposées et complémentaires. C'est la rivalité entre éléments pairs qui produit le dynamisme de l'ensemble, car elle crée l'émulation incitant chacun à se surpasser. Eradiquer la différence reviendrait dans cette optique à rendre le système statique et stérile. Cette conception a des répercussions importantes sur la manière d'appréhender la modernité au plan culturel.

Dans les années 1970, une rénovation de l'écriture des *tifinagh* (notamment la vocalisation) a été impulsée par des Touareg issus des milieux qui ont refusé l'école⁶ et qui, certainement pour cette raison, ont utilisé sans complexe les ressources endogènes, puisant ou inventant des solutions à partir des pratiques scripturaires déjà en usage dans leur société. Ce travail sur les *tifinagh* est allé de pair avec l'émergence de genres littéraires et artistiques contestataires d'un nouveau genre dans une situation d'oppression politique. Un vaste répertoire de poèmes chantés et accompagnés à la guitare électrique s'est développé⁷. Rompant avec la poésie classique touarègue et son inspiration épique, ces poèmes expriment la blessure, la défaite et la résistance que les exilés clandestins bricolent dans les marges. Ils imposent une image nouvelle du monde touareg aux prises avec les contraintes, les humiliations et les interdictions, portrait implacable d'une marginalisation privée de la gloire et de l'honneur anciens, et donc difficile à accepter pour la société.

Dans ce contexte étatique moderne, écrire en *tifinagh* va donc remplir plusieurs fonctions : d'une part les messages en *tifinagh* aident à la communication dans un espace territorial

⁴ Pluralité également linguistique : la plupart des Touaregs sont bilingues, si ce n'est tri- ou quadrilingues.

⁵ Voir à ce sujet Claudot-Hawad, 2000.

⁶ Contrairement à ce que pense Chaker (1992) dont l'assertion suivante ne s'applique qu'aux reconversions récentes de scolarisés touaregs sollicités par les ONG françaises : « Ce n'est qu'à date très récente que certains Touaregs, sous l'influence de la scolarisation française et/ou de l'écrit arabe, se sont mis à utiliser leur alphabet pour des documents plus longs (correspondance, petites nouvelles...). »

scindé par des frontières politiques qui interdisent la libre circulation des personnes. Par ailleurs cette action place la culture touarègue en position de rivalité face à une modernité dominée par l'écrit. Enfin, c'est une façon de marquer son opposition à l'ordre imposé et à la langue et l'écriture officielles de l'Etat, en affirmant une identité, une culture et un projet de société différents. Comme le dit Hawad (2004) :

« Les *tifinagh*, ce n'est pas seulement une écriture, c'est notre monde, c'est ce que nous sommes et ce que nous voulons être. C'est un vestige contemporain de ce que nous étions, qui montre que nous sommes différents de celui qui nous domine. Cela rend impossible l'amalgame entre lui et nous. C'est la marque, l'empreinte irréductible de nous-mêmes, de notre identité. »

De leur côté, les Imazighen ou berbérophones du nord ont, dans les années 1980, intensifié leur revendication culturelle et identitaire, s'opposant à la définition arabo- et islamo-centrée des Etats du Maghreb. Dans leur volonté de retrouver une authenticité refoulée et interdite, ils se sont tournés vers la société la moins arabisée de l'espace berbérophone, c'est-à-dire les Touareg. Ces derniers cependant, considérés comme les conservateurs d'une tradition immobile plutôt que comme des partenaires ou des acteurs culturels modernes, n'ont pas été associés dans un rôle actif à cette entreprise.

Parmi les nombreux matériaux linguistiques empruntés aux Touareg pour « re-berbériser » la culture du nord, figurent en bonne place les *tifinagh*. Cet alphabet disparu depuis plusieurs siècles du nord de l'Afrique a été revendiqué comme écriture autochtone par les mouvements de défense de la culture et de l'identité berbère au Maghreb. A l'encontre de cette position défendue de longue date par les militants de base (depuis les années 1960 par les Kabyles qui ont fondé « l'Académie berbère »), les universitaires berbères ont souvent marqué leur préférence pour une notation à base latine (du côté kabyle algérien) ou arabe (du côté marocain où une solide tradition d'écriture du berbère en arabe existe). Ce n'est que dans les années 1990 que le penchant pour les *tifinagh* est devenu incontournable, accompagné d'arguments récurrents sur « l'authenticité », « l'indépendance vis-à-vis des cultures étrangères », la fierté culturelle.

En 2003, de manière inattendue, les *tifinagh* vont devenir un objet institutionnel et officiel au Maroc où l'existence de la langue amazigh-e a été reconnue en 2001, dans une position subalterne cependant puisqu'elle n'a pas le statut de « langue nationale ». Cette décision politique marocaine va précipiter la logique déployée par les militants berbéristes pour

⁷ Voir Claudot-Hawad et Hawad, 1996.

s'approprier les *tifinagh* : chacun fabrique le système de signes qu'il juge le plus adapté à son parler en essayant de le faire admettre aux autres. Différentes tentatives d'académisation des neo-*tifinagh* sont ainsi en compétition. Ne relevant pas toujours des mêmes logiques linguistiques, elles ont en commun la méthode et le but : multiplier les transformations graphiques (par exemple 17 signes transformés sur 21 dans l'alphabet de l'Académie berbère) pour adapter, moderniser, normaliser et finalement 'nationaliser' les *tifinagh*.

Les représentations d'un alphabet « moderne » sont pour l'essentiel empruntées au modèle français, républicain et jacobin . Le principe du centralisme linguistique cependant s'articule difficilement avec le thème concomitant de la pluralité culturelle et communautaire.

Cette focalisation sur la standardisation d'un alphabet coupé de toute pratique véritable est en fait une manière de réfléchir la logique étatique centralisée. Dans ce contexte, on assiste à l'édification d'écritures au statut national, comme les « neo-*tifinagh* du Maroc », ou nationalitaires comme les divers modèles neo-*tifinagh* kabyles en concurrence. Du côté nigérien et malien, on observe, depuis le soulèvement touareg des années 1990, les efforts de divers organismes pour contrôler la question des *tifinagh*. Cet alphabet, devenu un emblème de la lutte menée par les combattants touaregs, a pris une tonalité politique évidente. Le danger de contestation qu'il peut incarner a été si bien perçue que la "normalisation" et le contrôle de cette écriture sont devenus un enjeu "culturel" et politique important qui en est venu à mobiliser à la fois les universités et les organismes d' « aide humanitaire ». Chacun cherche à imposer une version unique et hégémonique des *tifinagh* à l'échelle de chaque Etat. Le pluralisme des systèmes de notation, non unifiés par l'usage, est fermement combattu au nom de la « rationalité » scientifique. Des associations défendant des intérêts divers et financées par des institutions internationales ou des Etats particuliers (France, Etats-Unis...) tentent d'imposer leurs solutions. L'une de ces ONG, l'APT (Association pour la promotion des Tifinagh) basée à Agadez, créée avec des aides françaises et le soutien de l'UNESCO qui a financé en 2004 et 2005 ses activités éditoriales, a même cherché à introduire dans l'Aïr, et c'est un comble, les neo-*tifinagh* kabyles pour « aider » les Touaregs à communiquer de manière moderne . Le but du projet vise à « sauvegarder l'ancienne écriture de la langue des Touaregs et participer au développement durable des régions nomades du Niger » (cf site de l'UNESCO : <http://portal.unesco.org/culture/fr>). Dans ce cas, pourquoi avoir éliminé les lettres en usage? En fait, cette situation réunit tous les ingrédients classiques de la mise sous tutelle

d'un secteur d'activités donné : la dévalorisation des outils existants, leur substitution par des éléments exogènes qui bien que non adaptés, sont gratifiés d'un caractère "moderne" en raison de leur réélaboration par la technique occidentale, enfin la remise en service d'acteurs politiques du pré-carré français, déjà impliqués dans les tractations destinées à contrôler le soulèvement armé touareg des années 1990⁸.

Dernier épisode de la globalisation des neo-tifinagh : avant même de devenir l'« écriture des gens » comme disent les Touaregs de l'Aïr, les signes ont été configurés dans la norme ISO qui permet de diffuser et de rechercher des textes sur internet. Ce travail technique, fort utile par ailleurs, s'est élaboré en se basant notamment sur les neo-tifinagh de l'APT au Niger dont il a été question précédemment, et du SIL international au Mali, association chrétienne qui étudie les langues vernaculaires et en développe l'expression écrite pour lancer ses programmes d'éducation et traduire le Nouveau Testament (<http://www.sil.org/>) . A ce niveau d'intervention internationale lourde pour ce qui est présenté comme le « sauvetage » et la « modernisation d'une écriture ancienne », écriture cependant parfaitement vivante pour ses usagers, la question est de savoir à qui sont destinées ces *tifinagh* réinventées ?

S'agit-il de produire une écriture spécifique aux communautés berbérophones en fonction de leur rattachement à un Etat donné? Dans le cas des Touaregs divisés depuis les années 1960 entre cinq Etats, ces *tifinagh* « nationalisées » ne peuvent que fabriquer de l'incommunicabilité.

Ou bien, s'agit-il de produire une écriture pour l'ensemble des berbérophones et, dans ce cas, pourquoi ne pas consulter les différents acteurs de ce champ et, à plus forte raison, les usagers et producteurs de textes les plus expérimentés en *tifinagh* à l'heure actuelle ? L'« oubli » des Touaregs sur ce plan donne à la dite « modernisation » des *tifinagh* une tonalité clairement politique : finalement, ce sont les *neo-tifinagh* fabriqués de toute pièce par des universitaires, des évangélistes et des Etats qui sont promus et déclarés réglementaires, tandis que les usagers actuels des *tifinagh* sont assignés au statut d'analphabètes. On se rapproche ici fortement de l'idée d'une « haute culture », légitimée par les autorités institutionnelles, ce qui lui donne l'apanage de la rationalité et de la modernité. Cette langue officialisée est placée en surplomb des pratiques linguistiques

⁸ Au sujet du rôle des services secrets français durant le soulèvement touareg de 1990, voir Silberzahn, 2000.

réelles des acteurs sociaux, comme c'est déjà le cas de l'arabe classique par rapport aux parlers maghrébins⁹.

On en arrive au paradoxe suivant : d'un côté l'obsession de standardisation et d'étatisation d'un alphabet par des décideurs qui ne s'en servent pas, et de l'autre la pluralité de pratiques d'un alphabet par des usagers grâce auxquels il est resté vivant, sans école, sans académie, sans normalisation d'aucun Etat-nation.

On voit bien que la modernité des *tifinagh* est appréhendée différemment par les berbérophones du nord et du sud. Les Touaregs, dans les représentations qu'ils énoncent au sujet des fonctions et des usages des *tifinagh*, font recours à certains principes structurants tenaces de leur pensée et de leurs modèles politiques et sociaux, qui sont pluripolaires, polycentrés, dialogiques, dynamiques, plutôt qu'unicistes, centralisés, statiques. Dans cette perspective, vouloir standardiser un alphabet avant même de l'utiliser est absurde. Seul l'usage peut permettre de trancher à un moment donné et d'unifier si nécessaire des variantes dont l'existence a un sens d'un point de vue touareg.

Finalement, les aménagements variés de l'alphabet *tifinagh* par les institutions officielles récemment créées au Maroc, ou par les associations en Algérie et dans les Etats saharosahéliens pour gérer le domaine culturel berbère, révèlent le caractère ambigu de ces opérations. On observe, d'un côté, les mécanismes de fabrication identitaire et culturelle insérés à des logiques politiques, économiques et culturelles étatiques ; et de l'autre, les processus de dépossession culturelle, qui accompagnent la mise aux marges politique, sociale et économique des sociétés privées de rôle et de parole sur les scènes nationale et internationale, au profit de leur fossilisation et de leur chosification exotique.

Bibliographie

ABOULKACEM El Khatir

2005, *Nationalisme et construction culturelle de la nation au Maroc : Processus et réactions*, Thèse de doctorat en anthropologie sociale et ethnologie, EHESS, Paris (sous la dir. de T. Yacine), 463 p.

BASSET André

1959, *Écritures libyque et touarègue. Articles de dialectologie berbère*, Paris.

CHAFIQ M.

1993/1994, Initiation au *tifinagh*, in *Tifinagh* (1). 5-10.

⁹ Voir sur ce point par exemple la récente thèse de El Khatir Aboukacem, 2005, qui décrit bien cette situation de schizophrénie linguistique au Maroc..

CHAKER Salem

1988, Le berbère, une langue occultée, en exil, *Vingt-cinq communautés linguistiques de la France. 2. Les langues immigrées*, Paris, L'Harmattan.

1992, La naissance d'une littérature écrite. Le cas berbère (Kabylie), *Bulletin des Etudes Africaines (Inalco)* : IX (17/18).

1994, Pour une notation usuelle à base « Tifinagh », *Etudes et Documents Berbères* (11), 31-42.

CLAUDOT-HAWAD Hélène

1985, *Tifinagh, Du burin à la plume*, Atelier du triangle, Dauphin, réédité en 1993, in *Touaregs. Portrait en fragments*, Edisud, Aix-en-Provence.

1986, Amamellen, *Encyclopédie Berbère*, IV : A178, Edisud, Aix-en-Provence.

1988, Tifinagh. De la plume à l'imprimante, *Travaux du LAPMO*, CNRS, Aix-en-Provence.

1996, *Ecriture tifinagh*, *Encyclopédie berbère*, n° XVII, Edisud, Aix-en-Provence, 2573-2580

2000, « Eperonner le monde ». Cosmos, nomadisme et politique chez les Touaregs, Edisud, Aix-en-Provence.

2005, Les *tifinagh* comme écriture du détournement. *Usages touaregs du XXIe siècle, Etudes et Documents Berbères* n°23, La Boîte à Documents, Paris, 5-30.

CLAUDOT-HAWAD H. et HAWAD

1996, « *Tourne-tête, le pays déchiqueté* ». *Anthologie des chants et poèmes touaregs de résistance (1990-1996)*, Amara, La Bouilladisse (version française) / L'Harmattan Italia, Rome (version italienne).

DESSONS, Gérard

1992, L'épopée du langage, in *Hawad*, Office du Livre en Poitou-Charentes, Poitiers, 31-38.

HAWAD

2004, Recycler les horizons : poésie et furigraphie de Hawad, interview, lecture et présentation de poésie et peinture, Université de Toulouse, en ligne sur le site : www.canalu.fr/canalu.

SILBERZAHN Claude

1995, *Au coeur du secret : 1500 jours aux commandes de la DGSE (1989-1993)*, Paris, Fayard.